

Au seuil du calme blanc

(Inédit)

Premiers jours d'été, temps clair. Je venais de Tallinn et roulais vers le sud en passant par Riga, accompagné d'un ami traducteur. Sans hésiter, il m'avait offert – ayant appris de ma bouche ce que coûtait la location d'une voiture – de me conduire à Vilnius avec son propre véhicule. C'était pour lui un voyage d'agrément, disait-il, ajoutant qu'avec la somme que j'aurais dû payer, il pouvait tranquillement traduire de la littérature lettonne durant un mois. Nous partîmes donc, décidant non pas de suivre la route la plus simple et la plus directe, la Baltica, que j'aurais dû emprunter si j'avais voyagé seul, mais de passer « par la campagne », comme il le proposa. Les panneaux indicateurs étaient très rares.

C'étaient de vastes paysages dégagés, traversés de cours d'eau, recouverts de haies. De vieux arbres faisaient gonfler leurs cimes telles des voiles au vent, des villages défilaient, nichés dans la campagne – fermes, chaumières, maisons bourgeoises rongées par le temps –, et une allée à l'abandon montait en pente douce de la grand-place, proche de l'église et du presbytère, jusqu'au sommet de la colline. Dans les rangées d'arbres manquaient quelques ormes, vaincus par l'âge. L'ancienne allée, couverte d'herbe, s'arrêtait devant une ferme domaniale tombée en ruine, aux fenêtres clouées : l'escalier extérieur était encore là, l'emplacement de ce qui avait dû être le salon se devinait, et la porte à vantaux donnant sur le parc avait autrefois été ouverte, par une journée de début d'été semblable à celle-ci. Dans l'herbe haute se dressait toujours une pierre ornée d'une plaque défraîchie, dont

l'inscription disait que c'était là le coin favori de la baronne Unetelle, qui venait s'y asseoir pour lire ; et, de temps à autre, elle levait les yeux pour regarder, à travers les branches le village situé en contrebas, le clocher et les toits, sa propriété.

Alors je la vois assise là, sur la pierre, dans sa robe boutonnée jusqu'en haut, les cheveux tirés en arrière, et je me demande combien de choses sont ainsi emmagasinées dans mon cerveau, dans cette substance grise. Des vues gardées en mémoire, des réservoirs d'images provenant d'œuvres que j'ai lues il y a bien longtemps – d'Eduard Keyserling par exemple –, et dont les histoires imbibées de lumière, imprégnées de nostalgie s'échappaient maintenant de mes synapses pour se répandre dans le paysage, les faisant renaître, comme si le temps était aboli et qu'il n'y avait pas eu d'histoire. Et me voici dans un tableau auquel moi-même j'appartiens, généré par les mots de Keyserling devenus peinture à l'huile sur une toile de Corinth, offrant à l'ancien jardin en ruines, inculte, abandonné, de nouveaux atours. Un piano se fait entendre, les deux princesses sortent de la porte à vantaux, jeunes filles coiffées de rubans de soie ; elles traversent le parc jusqu'aux massifs de fleurs et aux bancs cachés, le long desquels Monsieur von Streith, un voisin, avait coutume de « ne faire que passer » à cheval, afin de prendre le thé en société chez Monsieur et Madame. Alors je ressentis un vide étrange et menaçant, comme si, dans ces tableaux d'artistes éclatants de lumière et de couleurs, me guettait un coup inattendu.

Mon compagnon, le traducteur, estima que je devais encore absolument voir la côte et l'isthme, où se trouve l'ancienne résidence d'été de Thomas Mann. Cela impliquait un détour, il le concédait, mais le soleil était encore haut dans le ciel, même si les aiguilles de la montre indiquaient déjà le soir. Nous prîmes un ferry pour franchir la lagune ; sur l'isthme, la route traversait une forêt lumineuse, dont le feuillage d'aiguilles laissait transparaître le sombre éclat de l'eau. Mon compagnon s'arrêta soudain, déclarant qu'il voulait courir jusqu'à la plage, et même se baigner, tout de suite, malgré l'heure avancée et l'eau glaciale ; l'envie était trop forte, insistait-il. Nous descendîmes un talus de sable couvert de joncs. Je m'accroupis, tandis que mon compagnon dévalait la plage, et je vis sa silhouette de plus

en plus sombre se précipiter dans la mer en s'éclaboussant avec un plaisir enfantin, puis tomber et disparaître dans le flamboiement de l'eau.

J'attendis. Alors, peu à peu, les couleurs pâlirent pour faire place à une photographie noir et blanc. J'étais assis parmi des personnes qui attendaient également, je me trouvais dans une tout autre image qu'auparavant, dans le jardin de maître. Une photo, sortie de la substance grise de mon cerveau, d'un compartiment dont je n'avais plus poussé la porte depuis longtemps, se présentait à ma conscience. Je n'aurais pas su dire où je l'avais vue pour la première fois – dans une bouquinerie, dans la salle d'attente du médecin –, je me rappelais seulement le grand format du cahier que j'avais pris puis ouvert à la page de cette photo :

La vue s'ouvrait sur la mer, tout comme maintenant, quatre silhouettes étaient assises au premier plan, au pied d'une dune, et un bateau que l'on avait tiré hors de l'eau gisait sur le sable, entouré d'enfants qui jouaient sur la plage. C'était les vacances d'été, et les adultes se tenaient assis en silence, sans se regarder, chacun pour soi. Ils voulaient se reposer d'un quotidien que l'image tait, comme ces personnes se sont tués, mais qui devait les épuiser par sa tumultueuse monotonie, ses contraintes et ses nécessités. Car ils étaient épuisés, eux qui attendaient là, dans un coin de soleil, avec leur ration de vent et d'air marin, qu'ils s'étaient offerts avec leurs modestes économies – l'homme, penché en avant, le chapeau posé sur la canne; la femme, raide comme un piquet, à l'abri d'un parasol; les deux autres, le regard baissé vers le sable. Les enfants courent sur la plage avec insouciance, sans pressentir l'extrême impassibilité de la mer, la menace qui guette, qui engendre un calme, le « calme blanc » – comme disent les marins – que l'on prend pour de la tranquillité, mais qui n'est que la muette naissance d'une tempête. Et ces gens attendaient – j'en faisais autant –, ils attendaient quelque chose qu'ils ne connaissaient pas et qui, pourtant, était déjà là. Et moi, qui me suis tenu parmi eux, dans la photo noir et blanc d'un photographe inconnu, suis le seul à connaître l'avenir, parce qu'il appartient déjà au passé, et que je peux franchir une limite qui leur est inaccessible. J'entends la vieille voix cassée d'un parent éloigné que je n'ai jamais rencontré, mais qui, de son écriture maladroite, a écrit ces quelques pages, les seules qu'il ait jamais rédigées :

« Chaque jour, des milliers de personnes se tenaient sur le rivage, espérant accéder à l'un des bateaux qui devaient transporter les gens dans la baie de Poméranie. Le troisième jour, vers le soir, après des heures d'attente debout, dans le froid, nous parvînmes enfin à monter sur un charbonnier, et ce, uniquement grâce à une manœuvre de corruption (Madame Kunkel avait encore des cigarettes et du café). J'étais tellement épuisé que je ne réussis à monter à bord qu'avec l'aide d'un matelot. Le bateau à vapeur avait deux cales de chargement à moitié remplies de charbon, sur lequel on avait étalé un peu de paille. C'est là que s'entassaient tous ces gens, assis, ou, plus à l'étroit encore, couchés. Tout le monde vomissait et se lamentait, on ne nous donnait presque pas d'eau, car la houle empêchait le plus souvent l'ouverture des écoutilles. Nous avons passé quatre jours et quatre nuits sur ce bateau... »

Plus rien de tout cela ne subsiste aujourd'hui, en cette soirée de début d'été, plus aucune trace de cette horreur, d'armées, de changements de front, de fuites. Les gens sont partis, morts, trépassés, cendres et poussière – mais leur attente est restée en moi : cette terrible attente dans laquelle nous, êtres humains, sommes emprisonnés, le « calme blanc » qui précède ce qui va arriver et ne peut être connu, mais implique le déclin et l'anéantissement : le sable, clair et vide, effaçant les signes – et voilà que mon compagnon sort de l'eau, la peau rougie par le froid, les cheveux mouillés collés au crâne; il remonte la plage en courant, s'ébroue comme un chien, rit : Formidable, dit-il, formidable. Je me sens renaître.

Traduction
Stefania Maffei Boillat